CHAPITRE X

Le mystère du sang

Nous connaissons aujourd'hui, de façon plus technique et scientifique que Shakespeare, l'importance du sang pour notre corps et notre survie. Notre science expérimentale qui considère le liquide sanguin dans sa nature matérielle, le livre aux instruments de mesure, analyse ses composants physico chimique, son rôle de milieu nourricier, etc.

Mais, *sur le plan de la pensée hermétique, de la préoccupation du salut*, où se place Shakespeare, ce n'est pas cette seule fonction biologique et vitale du sang qui l'intéresse. Le sang est considéré par lui dans sa relation à notre vie intérieure dont il est le « représentant ». Nous savons tous, malgré notre attachement intellectuel aux données des sens, que notre sang est *mystérieusement lié* à nos états d'âme. Nous avons, nous-même l'expérience directe de cette liaison entre le psychisme et le sang : une émotion ? Aussitôt le sang nous monte au visage qui rougit. Une grande colère ? Et notre cœur se met à battre violemment. Une peur vient-elle nous paralyser ? Notre cœur menace de s'arrêter, nous pâlissons, le sang se retire du visage, etc.

En élargissant ce fait à tout notre psychisme, il n'est pas absurde de dire que le sang est notre « image sanguine » personnelle : en lui est caché le secret de ce que nous sommes : colérique, orgueilleux, vindicatif, hypocrite, menteur... Tout notre organisme, tout le fluide hormonal et toutes les vibrations nerveuses, non négligeables sur le plan psychique avec lequel elles sont en étroite connexion, toutes nos réactions aux provocations de la vie, oui toutes, se reflètent en lui. Tout ce que nous sommes est donc, en quelque sorte « connu » de notre sang et « révélé » par notre sang, bien qu'une vision synthétique et achevée n'en soit accessible à aucun œil humain. Qui peut percevoir l'état vibratoire du sang et la tonalité propre qu'il fait résonner dans tout notre corps ? L'expérience est sans doute plus facile à observer en ce qui concerne le système nerveux qui, nous le savons, double parfaitement le système sanguin. Il nous arrive d'en prendre clairement conscience lorsque nous sommes angoissés ou dans la fièvre d'amour, ou dans la fureur de la haine, qui sont des états émotionnellement très forts.

Il n'est donc pas étonnant que Shakespeare, intéressé par l'urgence d'un changement de la nature humaine, par la réintégration de notre nature déchue dans la nature divine originelle, fasse si grande place au sang et à ses possibilités de réception de forces. Ainsi d'ailleurs qu'au foie mentionné à plusieurs reprises, et dont chacun de nous connaît par expérience la liaison avec notre état émotionnel.

Puisque ces organes vibrent et répondent aux forces terrestres, pourquoi ne vibreraient-ils pas aux forces célestes ? Puisque le sang charrie des éléments sensoriels terrestres, pourquoi ne charrierait-il pas des éléments supra sensibles venus du Macrocosme divin, d'un autre domaine que cette terre, pour les porter à la connaissance de notre âme si intimement unie à lui ?

Allons plus loin : puisque ce sang porte en lui la chaleur, donc le feu physique de la vie biologique, pourquoi ne pourrait-il pas recevoir aussi le divin Feu invisible et qui ne chauffe ni ne brûle ?

Comment, sinon, notre vie intérieure pourrait-elle être réellement régénérée ?

Si notre organisme n'est pas ouvert à des forces régénérant le sang, quelle garantie que « les vertus du renouvellement » ne soient pas un rêve d'idéaliste en mal d'absolu ou un rêve de poète ?

Il faut donc considérer attentivement la relation alchimique corps-âme. Voilà le mystère !

Le sang est un médiateur entre le corps et l'âme ; Il peut véhiculer aussi bien les excitations corporelles venues de l'extérieur que les directives de l'âme venues de l'intérieur. C'est donc dans « ce milieu » que l'âme a la possibilité d'agir sur nous et de nous conduire à un état renouvelé selon que le sang le lui permet ou pas

Il peut ne pas le lui permettre si comme le répète sans cesse Shakespeare il est trop épaissi par nos passions. !

Le sang est comme un manteau dont nous sommes enveloppés, et j'ai déjà signalé dans le chapitre sur « Le mal existentiel », la formule hermétique, venue d'un très lointain passé évoquant « la prison du sang

Cette *signature du sang* par quoi un être se caractérise, selon les instants ou selon toute sa vie (auquel cas on peut parler d'une « fatale » et irrémédiable soumission au sang) Shakespeare ne manque jamais, presque à outrance, de la signaler.

Othello qui se croit trahi par Desdémone et sent la colère gronder en lui, déjà peu tendre *de nature*, s'écrie :

Mon sang commence à dominer mes inspirations les plus tutélaires, et la colère couvrant de ses fumées mon calme jugement essaye de m'entraîner
Acte II,3

Léonte soupçonnant sa femme d'adultère veut lui retirer l'enfant des bras et lui dit en guise de justification :

Donnez moi cet enfant, il y a trop en lui de votre sang
Acte II, 1

Il y a abondance de références au sang chez Shakespeare, à cette liaison de la psyché individuelle au sang. N'oublions pas cette remarque réaliste de Iago, malignement désireux que Desdémone abandonne Othello.

Quand le sang est amorti par l'action de la jouissance, il faut pour l'enflammer de nouveau et pour donner à la satiété un nouvel appétit, il faut ... (suit toute une série de qualités qu'Othello, le mari, n'aurait soit disant pas) ...
Acte II, 1

Mais le sang est aussi la signature d'un race ou d'un peuple. Dans le Marchand de Venise, Jessica n'est-elle pas, par son sang, la fille du Juif Shylock

Je dis que ma fille est ma chair et mon sang.
Acte III, 1

Toutefois, les choses ne sont pas aussi simples ; et la réponse que fait Salarino, au père de Jessica, entraîne un autre type de réflexions et pousse à d'autres considérations, d'autres possibles. Il lui rétorque en effet :

Il y a plus de différence entre ta chair et la sienne qu'entre le jais et l'ivoire et plus de différence dans votre sang qu'entre du vin rouge et du vin du Rhin
Acte III, 1

A quoi fait-il allusion ? De quelle différence dans le sang s'agit-il ?

Il y a deux interprétations possibles :

Ou Jessica est née porteuse, dans le sang, d'autres caractères que ceux de son père. Ou bien, au contact de Lorenzo qui l'aime, elle a rompu avec la mentalité paternelle et perdu sa signature sanguine de naissance.

Nous avons déjà vu comment Lorenzo s'efforce d'ouvrir l'âme de Jessica à la musique et à l'harmonie des sphères célestes. Il lui dit impérativement « *écoute la musique !* » et lui explique comment celle-ci peut transformer la sensibilité d'un être à l'image d'Orphée :

Le poète écrit qu'Orphée attirait les arbres, les pierres et l'eau et que rien d'inerte, de dur ou rempli de rage, ne pouvait empêcher que la musique le transforme. L'homme qui ne possède pas de musique en lui (remarquons bien le « en lui ! »), qui n'est pas ému par la douce concorde des flûtes, n'est bon qu'à trahir, à comploter, à piller... Méfie-toi de cet homme. Ecoute la musique !
Acte V, 1

Ces mots de Lorenzo sur la musique en nous, suivent les minutes où il s'extasiait sur quelle musique ? Sur « *la musique des anges* » et comparait l'harmonie de notre âme « *à la voix des jeunes chérubins au regard ingénu* » Il y a donc une influence du monde d'en haut sur le monde d'en bas : l'influx céleste opère ; la musique des sphères peut modifier notre réceptivité et nos pouvoirs. Pourquoi la musique laisse-t-elle encore triste Jessica ? Parce que lui explique Lorenzo « *les sens sont trop aux aguets* ». Elle n'est pas encore suffisamment « *intériorisée* ».

Cette scène entre les deux amants par une nuit étoilée, n'est pas seulement une merveille de poésie comme le disent, à l'envi, les commentateurs, c'est une merveille... d'intelligence ! Ce sont bien nos sens toujours aux aguets, qui font obstacle aux vibrations célestes ! Une conversion des sens à la musique est nécessaire. Alors un nouveau « sentir » apparaît qui va apparenter nos âmes à celle d'Orphée, le pur Orphée, qui ne fut rien de moins qu'un initié de Memphis, le Haut Temple des Mystères en Egypte ; Orphée, qui devint un des grands maîtres de la Connaissance de tous les mondes et de toutes les musiques ; enfin Orphée qu'aucun gnostique n'oublie jamais de citer car, vivant sur la terre, il connut le bonheur des dieux et goûta à la divine ambrosie.

L'enseignement donné ici par Shakespeare est : *Rien ne peut empêcher que la musique céleste des sphères ne nous transforme !*

Nous savons que les sept sphères célestes et les douze aspects du zodiaque émettent un son mélodieux et que tout est porté par ce son. Par le Son, donc par les vibrations de Sa conscience, Dieu maintient l'existence de l'univers et des créatures qui le peuplent.

C'est le Son Primordial, la Parole du Commencement, qui donna naissance à toutes choses! Ce Son originel capté par le sang de l'homme terrestre soumet celui-ci à un changement remarquable, une transmutation, une renaissance.

Il n'y a donc, pour revenir à notre problème, que deux alternatives :

- ou bien les forces divines ont le pouvoir d'effectuer en notre être « le » grand changement libérateur ! À condition que nous le voulions et nous y préparions par un revirement de notre vie.
- ou bien nous sommes condamnés, par le sang de notre naissance, à être ce que nous sommes.

Dans Othello, Cassio, victime de son penchant à la boisson, exprime une conviction contraire à celle de Salarino ; il croit en une fatalité sanguine irrémédiable :

Il y a des âmes qui doivent être sauvées et il y a des âmes qui ne doivent pas être sauvées.

Acte II, 3

Cette pensée, mise par Shakespeare dans la bouche de Cassio, n'est pas sans provoquer en nous une surprise douloureuse.

Il faut seulement s'entendre sur le « *ne doivent pas être sauvées* »

Cassio parle ici d'un temps présent et n'envisage pas le long terme des vies successives par lesquelles passe une âme tombée en ce monde.

Présentement, il est vrai que certaines âmes ne sont pas en état d'être sauvées, parce qu'elles ne peuvent *pas encore* saisir les lumineuses cordes de lumière qui lui sont tendues pour sa délivrance : le sang de l'être dans lequel elle demeure est trop épaissi par de ténébreuses convoitises pour que l'âme puisse s'en délivrer aisément. C'est pourquoi, incluant néanmoins le sauvetage de ces âmes dans le plan divin de salut, la tradition hermétique affirme le fait des réincarnations, comme une grâce permettant à l'âme un salut... futur. Nous ne pouvons mesurer la durée nécessaire, éventuellement infiniment longue, avant qu'une âme noire, infernale, puisse se libérer par des efforts conscients de la roue du temps. Cette longueur de temps est appelée « une éternité ».et on dit alors que cette âme est *perdue pour une éternité* », selon la formule consacrée que Shakespeare devait certainement connaître. Ainsi s'explique l'affirmation apparemment désespérante de Cassio.

Nous sommes donc ramenés une fois encore à la philosophie hermétique qui appréhende la vie de l'homme dans ses trois grands aspects :

Premièrement, l'âme humaine, impérissable, est tombée hors du monde divin, dans le monde tridimensionnel que nous connaissons ; là elle ne peut subsister qu'en revêtant un corps terrestre, périssable.

Deuxièmement : Du fait de son immortalité, elle a la possibilité de se réincarner, après son passage dans l'au-delà, dans un corps nouveau offert par la procréation charnelle de deux parents terrestres. Au cours de ce laps de temps des occasions lui sont offertes de comprendre son état anti-divin et de le corriger progressivement. Les diverses incarnations sont le reflet exact de son développement.

Troisièmement : lorsqu'elle aura choisi le chemin de retour, le sang du corps dans lequel elle s'incarnera, en témoignera ! Jusqu'au jour glorieux où par la transfiguration du corps, l'âme sera libérée de la matière et retrouvera la liberté de l'état originel.

Autrement dit, dans la perspective hermétique, trois principes forment la tri unité suivante :

- Le premier principe est l'affirmation de notre Origine divine, (le mystère primordial)
- le second affirme la rupture avec cette origine (le mystère de la chute)
- et la troisième, pose la question du retour (le mystère de la transfiguration)

Ces trois mystères et leur solution, (l'offrande acceptée des forces divines de régénération) se retrouvent intégralement dans Shakespeare

L'œuvre de Shakespeare passe toutefois sous silence l'idée émise ci-dessus que ce sont *les mêmes âmes* qui ont jadis chuté hors du règne divin, qui se réincarnent et qu'ainsi perdurent encore jusque dans notre sang les traces du péché et même leur amplification. Pourquoi le silence de Shakespeare à ce sujet ?

D'abord, une pièce de théâtre n'est pas un cours de philosophie hermétique ! Ensuite, à l'époque de Shakespeare, il était interdit d'envisager ne serait-ce que l'idée de la réincarnation. Celle-ci avait été condamnée au 6^{ième} siècle, au Concile de Constantinople, et nul, qu'il soit catholique ou protestant, n'osait, de par la force de mille ans de représailles, envisager la réincarnation comme une réponse merveilleusement claire au Mystère du sang et de la transmission du péché. Shakespeare ne se prononce donc pas sur la vie après la mort. Bien plus même, il semble avouer son ignorance à ce sujet par la bouche de Hamlet. Dans la célèbre tirade du « être ou ne pas être » où celui-ci envisage de mettre un terme « *aux maux du cœur et aux mille tortures naturelles qui sont le legs de la chair* », il hésite car il se voit confronté à la crainte de quelque chose d'inconnu après la mort :

Région inexplorée d'où nul voyageur ne revient
Acte III, 1

Une lecture objective se doit de citer ce passage, comme aussi de tenir compte des autres que je ne vais pas manquer de donner tout de suite :

Est-on hors sujet quand on imagine que Shakespeare avait quelque idée là-dessus ? Peut-être pas !

D'abord Shakespeare n'est pas opposé à l'hermétisme considéré comme une hérésie mystérieusement protégée.

Car pourquoi Paulina pense t-elle aux hérétiques lorsque, Léonte, qu'elle vient de traiter de « *prince indigne et dénaturé* » lui dit :

« Je te ferai brûler »
Acte II, 3

Elle répond d'abord avec un détachement d'âme surprenant : « *je ne m'en soucie pas !* ». Fort bien ! Magnifique !

Puis, fougueusement, elle fait suivre immédiatement ces mots par une étrange déclaration :

*L'Hérétique est celui qui mettra le feu,
Non celui qui y brûlera*
(Acte II, 3)

Comment interpréter sinon cette soudaine image ?

Je ne vois qu'une interprétation possible :

Quel est l'hérétique coupable qui met le feu ? C'est bien évidemment l'inquisiteur lui-même, le tyran ; car il n'aime pas la vérité.

Mais celui ou celle qui aime la vérité ne sera pas atteint par ce feu là !

Le feu matériel ne brûle que les ennemis de la Justice et de la vérité !

Les autres vivent... du feu divin, de la vérité !

Comme Paulina ils ne se soucient pas du feu allumé par la haine

A la fin du Conte d'hiver Shakespeare envisage même curieusement, la possibilité qu'une « secte » détienne plus de vérité que toutes les croyances en des dogmes admis, à condition qu'en son fondement il y ait le rayonnement d'une âme (en l'occurrence celle de Perdita) emplie de grâces divines

Cette femme, fonderait-elle une secte, elle éteindrait la ferveur des autres croyances et se ferait des prosélytes rien qu'en priant qu'on la suive Les femmes l'aimeront d'être une femme plus remarquable qu'aucun homme et en elle les hommes aimeront la plus rare d'entre les femmes
Acte V, 1

Perdita est présentée comme « *la plus fine argile que le ciel ait éclairée* » ; on a, là, le fondement exigé pour l'existence d'une secte.

Ce point est réellement très important, d'abord pour la connaissance de Shakespeare lui-même mais aussi pour nous, aujourd'hui où tout le monde s'enflamme, sans profondément réfléchir, contre les sectes en des amalgames pas toujours fondés.

J'arguerai ensuite, comme seconde raison, le néo-platonisme avéré de Shakespeare, (essentiellement attesté par la thèse fondamentale des deux mondes : le céleste et le terrestre ! Je renvoie au chapitre I de ce livre : Les deux natures)

Or, que dit Platon ? On est là comme on va le voir, très près de Shakespeare : Il raconte dans le Phèdre que l'âme humaine vivait jadis dans le chœur des dieux. Oui, « *nous vivions* dit-il, *parmi les dieux* ». Les dieux de Platon parmi lesquels nous vivions alors en tant qu'homme-âme sont les hiérarchies célestes, ou les esprits célestes du langage religieux conservé aussi par l'hermétisme. L'âme disposait, là, de « *l'intégrité de sa vraie nature* », comme le souligne encore Platon, préfigurant Shakespeare. Certaines âmes, tombèrent des Cieux.

C'est le thème même des Anciens Mystères d'Eleusis, le thème de la chute de Perséphone, image du destin de l'âme humaine, dont voici un résumé inspiré des magnifiques pages que Edouard Schuré nous offre dans son ouvrage « Les Grands Initiés » :

Alors que Perséphone (appelée aussi Proserpine), à l'ombre d'un arbre, tissait et racontait sur sa toile, l'histoire des hommes et des dieux encore unis, elle ne résista pas au narcissisme, cette fleur que lui offrit le dieu Eros, le dieu qui aimait la terre et qui lui en fit miroiter la beauté. Elle l'écoute, séduite par l'envie de connaître cette terre ! Faute grave ! Elle est brutalement emportée dans l'obscurité des enfers par Pluton qui passait par là sur un char rapide : la voilà condamnée à une vie d'illusion et d'apparence, hors des célestes clartés

Le destin des hommes est dès lors séparé de la vie des dieux. L'histoire proprement « humaine », commença dès cet instant.

Or, ce mythe est cité incidemment par Perdita quand, pleine de regret de ce temps béni d'avant la chute, elle s'exclame, en s'adressant à ses jeunes amies :

Ô Proserpine ! Que n'ai-je encore les fleurs qu'en ton effroi, du char de Pluton tu laissas tomber, le narcissisme qui point avant que l'hirondelle ne se risque...

Acte IV, 4

Donc Shakespeare connaissait ce mythe qui relate à sa façon la chute humaine. Rien ne l'obligeait à en donner une interprétation explicite qui eût alourdi la scène. Et comme tout initié aux mystères, il adopte la maxime : comprenez qui pourra comprendre.

Revenons à Platon :

Qu'advint-il par la suite des âmes déchues ? Un esprit, né de Dieu, peut-il mourir ? Non ! il reste sous la garde des dieux dont il s'est séparé par sa faute. Les âmes égarées symbolisées par Perséphone, survécurent donc, mais dans un monde provisoire, le nôtre, que Socrate nomme comme nous l'avons déjà vu précédemment « *une garderie* ». Elles y vivent, revêtues désormais du vêtement de peau - dont parle entre autres aussi la Genèse-, d'un corps mortel fait de chair et de sang, privées de leur corps originel, leur corps de lumière.

Je pense en particulier ici à cet autre mythe de Platon, dit « de l'attelage ailé de l'âme » longuement exposé dans le Phèdre ; Platon dit qu'il est une « image » nous dispensant d'une exposition trop étendue des choses. » (246 a)

Qu'on me permette de résumer ce mythe magnifique. Les entités humaines y sont comparées à des chars ailés composé d'un cocher (l'esprit) et de deux chevaux de natures différentes : l'un est beau et bon ; l'autre est tout le contraire. C'est le fameux *mélange* qui caractérise l'âme humaine. Grâce à leurs ailes (symbole évident de la force originelle divine) les chars ailés tourment, dans l'univers, Ils peuvent contempler « la plaine de la vérité » (248 b) Mais il y en a qui ont perdu leurs ailes ; ces âmes-là ont été saisies par quelque chose de solide qui est devenu leur résidence ; cette chose solide c'est... le corps mortel. Elles n'ont plus part aux révolutions célestes des dieux qui boivent le nectar de la vérité et consomment l'ambrosie de la Sagesse. On imagine la difficulté des âmes incarnées pour s'élever vers ses hauteurs ! Elles y aspirent mais il faut que leurs ailes se fortifient.

Voyez comme Platon décrit la chose ; Quel tableau déchirant !

Elles aspirent toutes à monter mais c'est peine perdue ; elles sombrent dans les remous qui les entraînent, se piétinant, et se bousculant entre elles. C'est le tumulte, la lutte, les sueurs, tout cela à son comble

Une fois libérées du corps, elles cherchent à s'élever dans les sphères à la suite des dieux qui leur correspondent. Elles tentent selon leur degré de capacité et de sagesse d'entrevoir ce Platon appelle le supra céleste, c'est-à-dire le vrai ciel saint, le Ciel de Dieu, comme l'appellera plus tard un Jacob Boehme. Le mythe ici leur donne mille ans pour réussir à gravir les hauteurs de la vie initiatique. Il y a des âmes naturellement qui montent plus haut que d'autres. Au terme de ces mille ans - le temps d'une vie passée dans l'ici-bas et dans l'au-delà terrestre- , chaque âme est jugée et le sort de son autre existence sur la terre ou « génération » est décidé. Platon décrit le corps qu'elles méritent alors selon l'état de connaissance acquise au sujet de la réalité, pure et immuable (248 d)

Telle est la cause réelle des réincarnations, en tout cas leur explication mythique.

Platon explique ici selon l'exacte tradition hermétique que les âmes en incarnation, se différencient parce qu'elles n'ont pas fait les mêmes expériences de la vérité : certaines conservent le souvenir de leur divin séjour dans les sphères éthérées, d'autres se laissent séduire à divers degrés, par les expériences terrestres, se lient de plus en plus à la condition terrestre et aux images sensorielles Elles finissent ... par oublier leur origine.

« Leur plumage est froissé » dit-il joliment (248 b)

Voilà donc comment, pour en revenir au problème du sang qui nous a occupés, les incarnations se différencièrent progressivement, et comment le sang des mortels en qui les âmes s'incarnent successivement porte témoignage de leur différence

Peut-on reprocher à Shakespeare de ne faire aucune place *avouée* à la réincarnation ?

Il avait de bonnes raisons de prudence à l'égard des institutions religieuses. On était vite brûlé vif à l'époque ! Cette méfiance de l'ordre ecclésiastique transparait dans la scène où il fait dire au clown chargé par Desdémone de trouver le logis de Cassio :

Je vais, comme au catéchisme, interroger tout le monde : mes questions dicteront les réponses.
Acte III, 4

Le catéchisme pour Shakespeare est un enseignement qui ne donne pas de réponses intelligibles, seulement des réponses dogmatiques. On peut donc supposer comme je le fais ici que Shakespeare avait un sens aigu de ce qu'il pouvait dire publiquement en son théâtre et de ce qu'il ne pouvait pas dire.

En fait, est-elle si grave que ça, cette absence claire d'explication sur les réincarnation ? Non, car Shakespeare livre l'essentiel de ce que le christianisme intérieur enseigne : le chemin de la libération hors du terrestre !

La pensée grecque même populaire connaissait quant à elle, la théorie de l'incarnation, les re-naissances programmées et fatales. En dehors de la Doctrine hermétique confiée au Secret des Temples des Mystères, et aux initiés, la pensée populaire de la Grèce dut s'en tenir là. C'est ainsi que naquit dans les amphithéâtres

d'Athènes, la tragédie antique. Les grands tragiques grecs, Sophocle et Eschyle étaient des initiés qui n'avaient le droit *que* de mettre en scène la terrible loi du destin, la loi de Karma : Œdipe épouse sa mère et tue son père ! C'était écrit ! C'était fatal ! Et le chœur chante par trois fois : ô malheur ! malheur ! malheur !

Il était interdit au Sacerdoce, détenteur de la connaissance des Mystères, d'en laisser filtrer plus ; il ne pouvait annoncer au peuple encore immature et spirituellement faible le chemin du salut qui exige la difficile et douloureuse « connaissance de soi », par le démasquage radical de soi-même et de ses démons. L'époque grecque ne pouvait que préparer l'humanité par le biais de l'enseignement du karma à la purification du sang pour que l'incarnation du Christ puisse révéler le plus profond secret : celui de la sanctification et de la transfiguration que Shakespeare se donna pour mission de laisser percer dans son théâtre.

Nous avons donc avec Shakespeare cette situation étonnante d'un grand dramaturge qui, d'un côté, va moins loin dans le Mystère du sang que l'antiquité, mais, d'un autre côté, va plus loin : il parachève le récit de la chute de Perséphone, notre âme divine originelle ! Il le parachève *dans l'esprit du Christianisme hermétique*. Il focalise son œuvre sur l'idée que la fatalité peut être vaincue, la réintégration dans le Royaume, possible : les Ministres du Christ, (« la Fraternité » comme dit l'Hermétisme) veille sur les êtres déçus que nous sommes et nous envoie ses forces secourables jusque dans notre corps, jusque dans notre sang.

Là est la grandeur audacieuse, même pas voilée, du théâtre de Shakespeare. Il suffit de le lire « à la loupe » de l'hermétisme ! Là est le sens de ce long chapitre sur le Mystère du sang.

Il y a une phrase traditionnelle qui dit : « Pour Dieu, mille ans sont comme un jour ». L'attente du jour du Salut peut paraître longue d'incarnation en incarnation, mais seulement du point de vue humain ! Elle est raccourcie par la souffrance des épreuves qui purifient.

La conscience du trésor perdu ne peut advenir que dans la privation : Le Roi Lear s'est trouvé dépossédé de tout, il est devenu comme les indigents et les humiliés qu'il méprisait jadis. Les brumes de son esprit, s'en trouvent éclaircies et dans l'acceptation de ce « n'être plus rien » il trouve la paix de Dieu.

Ce « n'être plus rien » est la condition qui doit être réellement scellée dans le sang : une propriété du sang ! Alors, un autre sang, où rayonne la vraie liberté, est possible.

Il est inutile à Shakespeare de mentionner le Sang offert par le Christ. Nous comprenons, sans frais de mots, vu son langage biblique et évangélique, que c'est de ce sang, de ce sang *spirituel-là* qu'il parle, que c'est à cette radiation là, à cette force radiante-là, qu'il attribue la transfiguration de notre propre sang et l'obtention d'une âme régénérée.

Parler du Christ avec les mots en usage dans les églises, serait pour Shakespeare prendre le risque de réveiller « les dogmes » et de reproduire ce détestable catéchisme qui impose les réponses avant même que nous ayons compris les questions.

Deux idées force se dégagent finalement :

Il y a, d'un côté, les hommes encore livrés aux instincts d'un sang épais, pour lequel ils n'ont donc aucun respect. Ils méprisent ce suc qui peut recevoir en lui la lumière divine,

Par eux, à cause d'eux, la terre est rouge d'un sang inutilement versé ; les flots ruissellent. Tel est Othello, debout blême, hagard et haineux, habité dit-il « *par des pensées de sang* ». Fou de rage et de jalousie, il crie son exigence :

Du sang ! du sang ! du sang !
Acte III, 3

On revient au « *tue ! tue ! tue !* » de la Reine de la nuit, dans La flûte enchantée. Ces assassins portent au front, comme Hamlet le reproche à sa mère, « une plaie », stigmaté lui dit-il de son athéisme, de la perte du véritable *esprit religieux*. La fausse religion n'est faite de mots : Cette attitude de vie :

enlève la rose au front pur de l'amour innocent et y fait une plaie

Une plaie ? Détail significatif !.

De cette plaie coule forcément le sang impur qui doit être régénéré ! Mais l'homme le dilapide par ignorance, par instinct de vengeance et violence, et la Terre, la belle demeure des hommes que Dieu leur donna, en meurt.

D'un autre côté, il y a les êtres qui connaissent la vraie vie ; ils sont les purs, les angéliques : ils ne font pas de bruit et sont effacés. Ils se tiennent, hors de toute faute, en possession de la rose épanouie. Ils ont vaincu la mort et, dans leur corps au sang nouveau, parle la stature rayonnante des forces divines : « *le corps des puissances* » d'Hermès Trismégiste ! Ceux-là connaissent l'éternité dans le temps. Ces âmes de grâce et d'innocence, sont les véritablement forts. Avec Perdita, ils peuvent dire :

Le Malheur peut flétrir la joue, mais ne peut rien contre l'âme.
Acte IV, 4

Par l'Amour qui rayonnent d'eux, ivres d'une joie pure, ces êtres en qui l'âme originelle est renée, sont, en cette vie, les grands *vainqueurs*. Ainsi s'expliquent les mots étonnants de Paulina à la fin du Conte d'hiver :

Allez ensemble, vous tous, ô chers vainqueurs. Et votre ivresse, faites-la partager à tous.
Acte V, 3

Le symbole de « la Rose, éclosé au front pur de l'amour innocent », domine par sa force secrète l'œuvre de Shakespeare de sa radieuse beauté, comme elle domine celle d'un Dante. Comme le soleil a le pouvoir de chasser les lourds nuages qui cachent l'azur, la rose de la transfiguration, la réalisation de l'aspiration criante d'Hamlet, s'impose dans l'œuvre de Shakespeare pour ceux qui l'y cherchent : c'est la victoire sur le mal ! C'est la Vie retrouvée ! C'est la Lumière et la Vérité. C'est la Clarté définitivement conquise par le sang renouvelé.